Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 48

Artikel: Les poires
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-196573

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

geois ont supporté avec patience les lourdes charges qui leur étaient imposées. En présentant mon billet de logement au recteur Corminbœuf, chanoine de l'église de St-Nicolas, il me dit avec un accent de cordialité : « Monsieur, veuillez regarder ma maison comme la vôtre et prendre tous vos repas chez moi ; j'ai été aumônier de régiment et j'ai apprécié l'avantage d'être bien traité. »

Quelques-uns de mes soldats étaient logés au couvent des Cordeliers, qui avait pour supérieur le père Girard. J'eus ainsi l'avantage de faire connaissance avec cet aimable et spirituel vieillard, âgé de 82 ans, et dont la conversation offrait un grand charme.

L'ordre de notre licenciement, ardemment désiré, arriva le 5 janvier 1848, et le 7 nous étions de retour dans nos foyers.

H. v. M.

Châcrebleu.

Et Jean-Gabriel Peluchet, dit Châcrebleu, municipal, bourchier de la commune, membre de la commichon d'Inschpecchon des jécoles, entra dans l'école des filles.

Jean-Gabriel Peluchet frisait la soixantaine.

C'était un vieillard assez vert, teinté de rubis au nez et aux pommettes des joues, avec des formes anguleuses et un dos voûté. Il appartenait à cette époque où l'instruction primaire était en quelque sorte facultative ; ayant peu hanté les écoles, il savait, comme M. Jourdain, tout au plus lire et écrire. Je me trompe, il calculait admirablement. Riche et possédant un beau domaine, il avait promptement gravi l'échelle des honneurs communaux que nous avons énumérés. Il tenait, comme on dit, la *palanche* de la commune.

Nous avons essayé d'exprimer par l'écriture le singulier défaut de prononciation de Jean-Gabriel. Dans sa bouche les *s* et les *ti* devenaient régulièrement des *ch* et des *j*.

On l'avait surnommé Châcrebleu à cause de son juron habituel qu'il défigurait encore en le prononçant à sa manière.

A l'entrée de Jean-Gabriel dans la salle, l'institutrice et les jeunes filles se levèrent, celles-ci avec une certaine lenteur qui fut remarquée du municipal, car il dit sur le champ :

— Bonjour, mademoiselle, vous devriez japprendre à chés j'enfants le reschpect de l'autorité. Quand un membre de la commichon et churtout un munichipal vient dans la schalle, toutes doivent che lever d'un cheul coup.

L'institutrice s'inclina sans répondre.

Puis Jean-Gabriel se promena en long et en large, les mains derrière le dos. Tout à coup, avisant à l'extrémité d'un banc une fillette assez gentille :

— Jeannette, ton père a-t-il mené en bas che moule de foyard qui était devant chez vous ?

— Non, monsieur, pas encore.

— Dis-lui de ne pas le vendre avant de m'avoir reparlé !

Et Jean-Gabriel continua sa promenade.

Les élèves copiaient des modèles d'écriture. Jean-Gabriel jetait de temps en temps un regard plus ou moins amical sur certaines jeunes filles de sa connaissance. Le *plus* était pour les enfants des bons paysans, le *moins* pour les enfants pauvres, qu'il connaissait bien, étant boursier de la commune. Il s'arrêta près de la fille de l'assesseur et prenant son cahier :

— Que chest beau, dit-il, chés majuscules, cha vous j'a un air noble et dichtingué. Cheulement il me chemble que les jigèdes ne sont pas j'achez dégagés. Mademoijelle, il faut leur faire faire plujieurs pages de jijèdes.

L'institutrice se tourna pour cacher son malaise.

Quelques élèves moins prudentes éclatèrent de rire.

— Châcrebleu, s'écria-t-il, il paraît qu'il y a de l'indischipline ichi. Pourquoi riez-vous quand on vous parle ? Je ferai mon rapport à la commichon.

On passa à la leçon de géographie.

Jean-Gabriel voulut juger par lui-même de la force des élèves :

— Jélie, dit-il, viens jà la carte.

La jeune fille obéit.

— Montre-moi la montagne du Cunay.

Zélie devint rouge et ne souffla mot.

— Tu ne chais donc pas joù est la montagne du Cunay, qui est droit derrière le village et qui appartient au coujin Etienne.

— Mais c'est là carte de l'Afrique, hasarda Zélie, et le Cunay est peut-être sur celle d'Europe.

— Châcrebleu, chest vrai. Allons jà la carte de l'Europe.

Pas plus de Cunay que dans ma main.

Enfin sur la carte de la Suisse, on découvrit certaine sommité, et l'inspecteur y appliqua le doigt.

— Cha, c'est le Cunay, j'en chuis chûr.

Jean-Gabriel était fatigué !

— Mes jenfants, dit-il, j'eschpère que vous ferez des progrès et que vous cherez plus chages une autre fois. Nous chommes tout près de la vijite, et chelles qui feront bien auront dix chentimes de plus que les jautres.

Bonjour, mademoijelle, et châcrebleu, travaillez, mes jenfants.

Et il sortit majestueusement. Toutes les jeunes filles se levèrent sans la moindre hésitation. Après l'avoir constaté, Châcrebleu ferma la porte et alla boire chopine.

Les poires.

Un soir, au coin de l'âtre, attendant le repas,
A sa vieille Fanchon, disait le gros Lucas :
— Oh ! si notre Jean-Pierre obtenait cette place !
Si je voyais mon fils, au château, garde-chasse !
Femme, c'est l'intendant qui donnera l'emploi,
Et... ces poires, chez lui... feraient plaisir, je crois.
Demain, qu'à ton lever, ta corbeille soit prête ;
Demander la main pleine est la manière honnête.
Tu diras (si nos vœux pouvaient être accomplis)
Qué nous aurons bientôt du chasselas exquis.
— Je comprends, répondit la vieille ménagère.
Le couple en était là, lorsque dans la chaumière,
Arrive l'intendant l'air joyeux et pressé :
— Vivat ! j'ai si bien fait que Jean-Pierre est placé,
Jean-Pierre est garde-chasse ! et nos gens de lui dire
Des grand merci, Dieu sait ! L'autre enfin se retire.
— Brave homme, bon enfant ! dit le vieillard touché :
« Femme, portons, demain, ces poires au marché ! »

J. Porchat.

Epiteaux, lo chauffeu.

Lo tsemin dè fai que va ora du Lozena tantquie pè lo fin fond dâo Valai n'allâvè d'a premi què tantqui'à Velanâova et clliâo d'Aglio, dè Bex et d'amont per lè, que n'aviont min dè trein, étiont bo et bin d'obedzi dè preindrè la pousta âobin d'allâ à pi.

Quand don la Compagni O. S. (l'Osse, coumeint on l'ài desâi) eut fé posâ lè raillès dè cè premi tsemin dè fai, quand l'uront lévâ la frèta à totès lè garès et que tot fut prèt po einmodâ lo premi trein, n'étâi pas question, lâo faillai onco on moué dé dzeins po férè allâ tot cé commerço.

Lâo faillâi dâi cheffes po lè garès, dâi gaillâ po bailli lè beliets, po portâ lè martchandi, dâi gardès dè baragnès po gravâ âi dzeins dé passâ quand lè treins arrevâvant, pu l'âo z'ein faillâi po pertousi lè cartès dein lè vuagons et, l'essentiet, s'agessâi dé trovâ dâi gaillâ po férè allâ lè machines et dâi chauffeu po méttré lo tserbon et attusi.

Coumeint vo peinsâ, d'a premi, cein n'étâi pas onco tant ézi dè recrutâ tot cé mondo, assebin la Compagni a etâ d'obedzi d'einrôlâ on pou ti clliâo que sè preséintâvont.

On étâi pas tant défecilo : po lè cheffes dè garès, poru que satsant férè on pou lâo nom et breinlâ la senaille quand lè treins dévessant modâ, l'est tot cein qu'ein faillâi ; et po clliâo qu'allâvont su lè machines, poru que satsant maniyi on pou lo commerço, l'étâi bon, mâ faillâi que potsèyant âo tot fin totès clliâo picès et que tot cein reluisè coumeint on meriâo.

On certain Epiteaux, dè pè Maracon, s'étâi eingadzi po chauffeu et fasâi adrâi bin son serviço, mâ lo gaillâ ne sè tsaillessâi pas dè potsi, l'avâi adé la flème quand s'agessâi dè maniyi la patta, assebin sa machine étâi adè coffa.

On dzo que son trein étâi arrêtâ à Cully, lo cheffe dè gare l'ài fe :

— Dis-vâi Epiteaux, tè faut potsi ta machine on pou mi què cein, se te n'as pas einvia que la Compagni tè balliâi ton condzi. Vouâite-vâi : la tsemena est tot'eimpacotaïe, lè biellès et lè pistons sont tot rodzes, tant sont rouillis, lo subliet est pllien de vert-dè-gris, te vas vâirè, t'é su d'avâi on rappoo ion dè stâo quatro matins !

— Cein ne vâo rein derè, l'ài fe Epiteaux, lè tsévaux que ne sont pas étrelhi traçont asse rudo que clliâo que le sont !

C. T.

La dernière farce de Vagnol.

Chaque année, en septembre, je vais passer quelques jours à Villeroche-sur-Isère... Autrefois, ma première question, en me retrouvant dans ma ville natale, au milieu de mes amis, était toujours celle-ci : « Que devient Vagnol !... Contez-moi ses nouveaux exploits ».

Or, l'année dernière, le soir même de mon arrivée, je rencontrai, assis sur la terrasse du *Café des Dauphins*, mon camarade Lucien Frandon. Après une chaude poignée de mains et les compliments d'usage, je jetai un regard dans la salle, d'aspect reposant et tranquille, avec ses dorures ternies et ses peintures murales presque effacées par la fumée des innombrables pipes culottées par les bons bourgeois de Villeroche, durant les longues soirées d'hiver.

— Qui cherches-tu ? me demanda enfin Lucien, en face de qui je m'étais assis.

— Vagnol, parbleu !

— Hélas ! tu ne le reverras plus ici.

— On l'a donc expulsé ?

— Non. Il « s'est expulsé » tout seul... Il est mort.

— Mort !... Quel malheur !...

— Dis plutôt : quelle délivrance ! Je connais des gens qu'une fausse honte a seule empêchés d'illuminer le soir de ses funérailles.

Tandis que Lucien achevait sa phrase, la figure pâle et anguleuse du défunt m'apparaissait, avec ses petits yeux dissimulés sous les lunettes, ses lèvres minces, ses courts favoris grisonnants.

En dépit de son physique et de sa tenue soignée et cossue qui n'auraient jamais laissé soupçonner une telle tendance, Paulin Vagnol était un terrible fumiste. Il n'a manqué à sa gloire qu'un plus vaste théâtre pour éclipser celle de tous les Lemice-Terrieux de ce siècle.

Il était né fumiste, comme d'autres naissent musiciens ou poètes. Il avait la farce dans le sang, dans les moelles. Désolé de cette vocation dont l'origine atavique lui échappait complètement, son père, honnête négociant, l'avait pourvu, jadis, dans l'espoir de l'assagir, d'une étude d'avoué. Mais, au bout de quelques années, comme l'incorrigible Paulin consacrait la plus grande partie de son temps à mystifier ses collègues et les membres du tribunal, le président l'avait fait appeler, un beau jour, dans son cabinet, et, de sa voix grasseyante, lui avait dit :

— « Maître Vagnol, je regrette d'être obligé de vous donner un tel conseil, mais, croyez-moi, dans l'intérêt de votre propre sécurité, cédez votre charge. Vos confrères sont exaspérés et pourraient se porter, un jour ou l'autre, à de fâcheuses extrémités sur votre personne. Je ne veux pas que votre sang rougisse les dalles du prétoire. Cherchez, au plus vite, un successeur. La magistrature tout entière vous demande, par ma bouche, ce sacrifice ».

Vagnol s'inclina, et, comme son père était mort, qu'il était désormais maître de ses actions et ré-